

Nouvelles de l'Abitibi-Témiscamingue

Jacques Tessier

Numéro 54, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tessier, J. (1992). Nouvelles de l'Abitibi-Témiscamingue. *Inter*, (54), 25–26.

NOUVELLES DE L'ABITIBI- TÉMISCAMINGUE

Jacques TESSIER

Conseil des artistes en arts visuels

Le Conseil des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue (CAAVAT) va ouvrir un centre d'artistes autogéré. On a fait un appel de dossiers et le calendrier d'activités est déjà prêt. Il s'agira de créer un lieu physique dont la vocation sera de promouvoir l'art contemporain. Moins didactique qu'un centre d'exposition, il sera le théâtre de confrontations, de performances et accueillera les multiples formes d'expression de l'art.

À suivre. Informations : (819) 764-9511

Terre minée

Terre minée, symposium en arts visuels à Val d'Or, 1993. L'intention artistique s'inspire d'une préoccupation écologique et le but est de faire de l'événement Terre minée une fête qui visera à respecter et à souligner l'intégrité des lieux et des gens qui les habitent. Le site qui accueille la manifestation est hautement significatif et les choix d'activités et leurs propos s'inspireront de cette thématique écologique ainsi que de l'arrondissement historique qui en est l'hôte.

Terre minée, symposium en arts visuels, Val d'Or, du 11 au 25 juin 1993.
Renseignements : (819) 825-2047

1^{er} Festival vidéo du Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue

« La vie c'est comme un film
sauf que les acteurs
sont moins connus ».
Éric MORIN

La salle à usages multiples (SUM) du Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue accueillait le 22 avril dernier 200 personnes venues visionner une vingtaine de productions réalisées par des étudiants dans le cadre des cours de cinéma dispensés par Michel LESSARD.

En ce temps-là — on venait de fêter le 10^e anniversaire du Festival du cinéma international à Rouyn-Noranda — on était aux débuts du Festival vidéo. On se réjouissait d'avoir pu rassembler autant de visionnaires du visible, mais aussi de l'invisible. Visionnaires parce qu'ils participaient, plusieurs le pressentaient, à un événement qui allait devenir un rendez-vous important de promotion de la relève cinématographique au Québec. Et l'invisible parce qu'il y avait aussi butin pour les aventuriers de l'intrigue poétique.

Le projet consistait à faire voir à un vaste public les meilleures réalisations cinématographiques des étudiants, cuvée printemps et automne 1991. Un jury a été formé et a primé deux films. Le premier prix : *Écran chimérique* d'Éric MORIN. Le film *Peter Pan* de Myrabelle CHARLEBOIS, Pierre CHOLETTE et François DESROCHERS s'est mérité le deuxième prix.

Écran chimérique, ou les intelligences nocturnes d'un balayeur de cinéma avec son écran, amène l'œil à réfléchir sur le cinéma mais fait vite déborder la pensée poétique sur le soi et le moi. On se met le cœur sur le pilote automatique et on regarde défiler le *blow-up* par le hublot d'un autre. Après, ou le lendemain, on s'échange le contenu des boîtes noires.

Avec *Peter Pan* on met en présence le bien et le mal, le rêve et la réalité, la beauté d'enfants au seuil de l'horreur coutumière et on tourne à -30 °C. L'espoir se fige dans le refus de grandir.



Extrait de *Train D'Acimies* de Jean-Christian AUBRY, Patrick KNIGHT, Guy PORTELANCE, Luc ALLARD

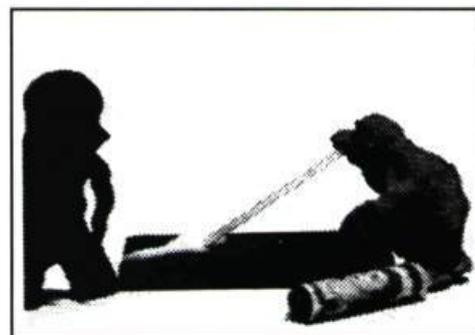
Et puis il y a eu d'autres beaux titres, d'autres beaux films. *Nuit noire*, *Souvenir prémonitoire*, *Le mangeur d'âmes*, et *Le train d'Acimies*. Des rigolos comme *N'importe quoi*, *La « ride » à Coranna* (sur l'air du *Raid Harricana*). Et l'ineffable *C'ta qui l'tour ?*, *soap suave au parfum de jalousie*. Trois courts-métrages ont aussi salué avec originalité le Festival du cinéma international : *À qui devons-nous le festival ?*, *De la lumière naissent les grandes productions* et *Ça roule au festival...*

Nous avons rencontré quelques artisans de la première heure : Éric MORIN, Guy PORTELANCE,

Des nouvelles en provenance d'Abitibi-Témiscamingue : un nouveau centre d'artiste ouvre ses portes sous peu, un symposium d'arts visuels se prépare pour juin 1993 et un festival vidéo cherche à émerger.

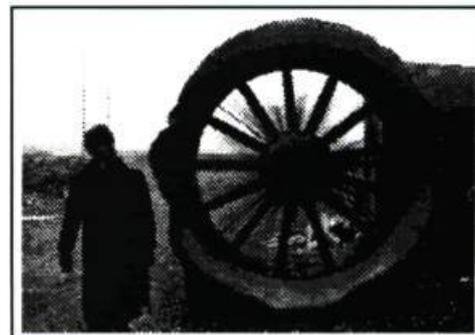
Phillipe BERGERON, Carl BÉLANGER et Marco RANCOURT. Laissons nos pionniers nous relater cette valeureuse époque :

« Quand tu aimes ton film, t'es pas gêné de le montrer. Mais on se sent nerveux comme si on parlait en public. Et des fois, on voit son film différemment après avoir vu les réactions du public. Faire un film, c'est un travail d'équipe. Il faut s'adapter mais aussi investir. C'est comme une maison, il faut que tu la bâtisses. Après, quand tu habites dedans, t'es toujours un peu plus fier que si tu l'avais achetée d'un particulier. »



Extrait, *Des aventures de Gumdi* de Marco RANCOURT et Francis PÉPIN

« Ce Festival vidéo devrait être le premier d'une longue série. C'est un bon incitatif surtout si les prix deviennent plus gros (abonnement à la revue *24 images*, un t-shirt du festival et une première inscription sur le trophée). Il pourrait aussi y avoir la participation d'autres cégeps. Au fil des ans cette interaction pourrait créer une solidarité abitibienne pour produire plus de films chez nous. Et si cela pouvait déboucher sur un département de cinéma ! Les cours actuels, c'est très bien. On a du bon matériel et on peut essayer beaucoup de choses. C'est aussi beaucoup l'apprentissage de la caméra : les prises de vues sont très importantes. Avec un département de cinéma, il pourrait y avoir des cours de scénarisation par exemple. C'est mieux de travailler le scénario que les effets. Ça vaut pas la peine d'essayer de faire un *Star Wars* : il y a des endroits mieux équipés pour cela. On peut quand même créer des effets mais ce serait mieux de chercher d'autres voies. Les effets distraient souvent et enlèvent la magie de l'histoire. »



Extrait de *La Menace* de Stéphane LETARTE et Francis FORTIN

Guy BLACKBURN présente Les Grands Perturbateurs III. Le cycle des Grands Perturbateurs débute à la galerie Skol à Montréal en janvier 90 puis s'étend à l'Espace Virtuel à Chicoutimi en 1991 avant d'atteindre la Galerie d'art du Collège Lionel-Groulx de Sainte-Thérèse en février 92. Il finira sa course dans un quatrième et ultime désordre.

SUR LES GRANDS PERTURBATEURS III

Guy STOUT DURAND

« C'est important le cinéma. C'est bon de répéter tout le temps qu'on a quelque chose d'ici à montrer aux autres, parce que c'est vrai. Il y a eu beaucoup de films « noirs » dans le festival, mais ces films ne sont pas le reflet d'une réalité. Ces petits thrillers d'horreur sur le bord du rigolo sont plus faits pour s'amuser qu'autre chose. L'horreur est plus facile que la poésie. On peut faire des films très réussis en prenant des gens de la rue et en les montrant tels qu'ils sont. On s'arrange pour qu'il y ait une histoire, que ce ne soit pas juste un divertissement. Faut conscientiser les gens. On est acteur à chaque jour et la pièce qu'on joue n'est pas toujours drôle non plus. Mais des fois on part avec une intention sérieuse et on se fait dire qu'on a un gros talent de comique. Ça réoriente une carrière. Des fois c'est mieux de dire je ne comprends rien mais j'aime ça : c'est signe qu'il y a de la magie et que le film fonctionne. »

« On peut espérer que le Festival vidéo verra un jour certaines de ses productions sélectionnées figurer dans la programmation régulière du Festival du cinéma international. Cela pourrait constituer un suivi à l'Animathon, films d'animation réalisés depuis plusieurs années par des équipes d'étudiants et présentés avec grand succès au public du Festival du cinéma international. »

Voilà comment rêvaient nos bâtisseurs de cinéma en 1992.

La soirée avait aussi été très appréciée du grand public à qui on avait présenté un film tourné en 1966 qui s'intitulait *Clair de soleil*. Ce film réalisé par Michel CÔTÉ et Jean-Pierre LANDRY vantait les mérites de l'ancien collègue classique de Rouyn qui, semble-t-il, « transpirait le savoir » et « éternuait la gaieté ». L'occasion était trop belle pour ne pas aligner en parallèle le nouveau vidéo promotionnel du Cégep, un vidéo-clip époustouflant signé Jean FONTAINE. La boucle était bouclée : on avait alors attaché nos ceintures pour reprendre le vol.

Bien sûr, tout se passe en 1992. Mais où donc prendrait forme un rêve si la réalité lui refusait son terroir ? La chimère n'est pas vaine quand elle constitue le dernier refuge des sculpteurs de nuages.



À mesure que j'enjambe le couloir, la lumière trop blanche m'aveugle. J'appréhende les deux salles où s'alignent et s'alitent Les Grands Perturbateurs III de Guy BLACKBURN.

« Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point.
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ; »

D'entrée de salle, la gauche, des sensations m'immobilisent : ma chaleur épidermique augmente brusquement. Je stoppe. Le vertige de l'ensemble achève de cafouiller mes visions du dispositif artistique. La peau et l'œil s'auto-alertent.

J'esquive non sans suspicion le petit poêle au feu électrique rouge. Il peut brûler à vif si on n'y prête gare ; tel le brûleur Bunsen, il attise l'expérience : la civière-lit attend.

Devant moi, ces bouilloires-bombes se colorent en globes terrestres puis se métamorphosent en deux séries de couilles, soutenant des tiges brandies bien acérées. Déjà une menace ? Au mur, le savant fou est cartographié en reproductibles entre deux ondes de points rouges post-Saint-Valentin. Impensable de ne pas déambuler. Il n'y a rien de statique ici !

Près du mur, je parade entre ces allées de « micro-drames » dans cette salle qui s'aurole de phallisme qui bouillonne. Pas la bouilloire, non, les éprouvettes, de la taille d'un biberon ou d'un pénis, comme vous voudrez, sur support comme des bouteilles de vin. Deux rangées de onze micro-laboratoires en biomutations bactériennes inégalement actives. Mousse filamenteuse et fut verdâtre. Tout de la plaie. Rien pour plaire.

« Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons. »

Science et Sexe. En cette fin de siècle sous l'emprise de la science expérimentale où l'exactitude contrôlable a pris le pouvoir, voilà que deux équations bio-chimiques ont conservé l'inquiétude médiévale des Humeurs. Sauf que par volonté artistique, les sécrétions microscopiques transforment en laboratoire nos pulsions risquées. Les

liquides se chargent de les déverser soit en romantisme soit en formules abstraites.

Trêve d'inquiétude. Il faut traverser et entrer dans l'autre interstice, la droite. Là, l'art

s'emballa dans un meuble-armoire transportable au dos ; l'expérience bactérienne s'embouteille dans une immense jarre, là où les supports surrationnels accrochent les murs avec des tiges aux pommeaux stylisés. La salle vulve. L'humidité a remplacé la chaleur. Les biomatériaux suintent dans leurs bocalux.

« Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poissons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons. »

L'artiste agrandit un spectre immémorial : nul n'échappe aux perturbations des sens. Encore moins si ceux-ci épousent parfaitement le fluide de nos veines, s'ils se jouent de nos globules et de nos émulés.

On retrouve à la Galerie Lionel-Groulx la plupart des ingrédients contenus dans les manifestations antérieures des *Grands Perturbateurs*¹ (chemises, tiges, bocalux à bio-matériaux, photos du savant HOFFMAN). Guy BLACKBURN les avait extirpés de certaines zones grises de l'histoire scientifique comme des entrailles de celui qui fait de l'art. Voilà que ses nouveaux dispositifs s'imprègnent d'une poésie s'armant contre la rationalité des désastres. N'oublions pas que les virus sourdent aussi dans les réseaux télématiques — le virus Michealangelo qui vient de menacer les micro-ordinateurs PC-IBM — comme dans la littérature post-sida — Hervé GUIBERT, *Mégalovirus*. Technique, organisme et imaginaire, le compte est bon.

Guy BLACKBURN y ajoute quelques autres résultantes de ces effets de laboratoires : le rappel par photographie de l'existence étrange d'Anna, cette femme qui a connu toutes les allergies de la peau...

« Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
À cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion ! »

L'installation séduit puis nous oblige à esquiver, à ne pas effleurer, à nous souvenir. La science a élaboré une éthique d'objectivation qui mettait à l'abri (à l'écart ?) l'expérimentateur, inventant ainsi la nécessité du cobaye. Les *Grands Perturbateurs* s'en emparent.